

Garde en établissement

FICTION VÉCUE

"L'écriture est la meilleure thérapie que j'ai trouvée pour contrer le traumatisme vécu il y a un an, alors que j'ai subi une garde en établissement à l'hôpital Douglas qui aura duré en tout 18 jours."

Avertissement : Les paroles prononcées par le personnel médical sont textuelles mais à prendre avec un grain de sel...!

Vêtue d'une robe des grands soirs, recouverte d'un manteau rouge flamboyant, la jeune femme est assise en voiture, côté passager. Elle chantonne : « *Something old, something new, something borrowed, something blue!* » Elle a l'air sereine, exaltée. Son conjoint conduit, en essayant de garder son sang froid. Depuis la banquette arrière, la mère de la jeune femme indique le chemin à emprunter, en prenant soin de taire la destination. Conjoint et mère sont nerveux. La voiture emprunte quelques mauvais tournants. La jeune femme rit aux éclats à chaque fois, se demandant bien quelle surprise ils lui réservent! Depuis quelques jours, son esprit est en cavale. Chaque nouveau stimulus la projette en orbite. Elle se sent comme une *pinball machine!* Au loin, on entend des cloches sonner. Elle trépigne de bonheur. Est-ce que son plus grand rêve serait en train de se matérialiser...?

Mais lorsque la voiture passe sans s'arrêter devant l'église, son humeur change. Un peu plus, et elle deviendrait méfiante. Pourtant, dans le profil de son conjoint fixé sur la route, elle ne dénote aucune malveillance. Ni par ailleurs dans le regard de sa mère, assise derrière, qui lui pose une main rassurante sur l'épaule. Mais elle dénote bien une certaine détresse chez eux, comme s'ils lui cachaient quelque chose. Alors, dans son esprit qui va à cent miles à l'heure, elle rajuste son scénario. Le *mariage-surprise/baptême pour sa fille de six mois* qu'ils lui réservent est certainement moins conventionnel que ce à quoi elle s'attendait! Une grande fête de l'amour à son image – chic et fantaisiste, artiste – comme ils en ont si souvent discuté, elle et son conjoint, sur l'oreiller. Enfin, il s'est décidé !

Quand la voiture s'engage dans l'allée de l'hôpital



psychiatrique, elle s'esclaffe : « Y'a pas à dire, vous y avez mis le paquet! » Conjoint et mère se regardent, interloqués. Quand ils passent tous les trois au détecteur de métal à l'entrée de l'urgence, la jeune femme s'amuse de voir sa mère obligée de se départir de ses si précieux bijoux. Croyant maintenant que la fête aura lieu plus tard en après-midi et qu'on lui a réservé en attendant un enterrement de vie de jeune fille haut en couleurs, la jeune femme se plie, fanfaronne, aux interrogatoires des psychiatres. Certaine d'être filmée – après tout, elle est cinéaste - elle acquiesce quand ils lui demandent si elle a déjà connu des épisodes de dépression, rencontré des difficultés durant l'adolescence, subi des traumatismes de jeunesse, eu des pensées obsédantes, des comportements destructeurs, des idées suicidaires. Théâtrale – c'est aussi une ancienne ballerine – elle en rajoute pour mieux faire ressortir, croit-elle, son bonheur actuel avec son conjoint. Elle parle de leur désir infailliable de recréer une cellule familiale unie, équilibrée où il fait bon vivre. « Nous sommes tous les deux issus de parents divorcés » relate-t-elle. Mais ils n'ont pas l'air de vouloir en savoir plus à ce sujet.

Renvoyée dans la salle d'attente sans plus d'information, son esprit en détresse réinterprète sans cesse le présent dans un genre de mécanisme d'auto-défense. Faire face à ce qui l'attend serait bien trop horrible. La voici donc qui croit qu'on est en train de mettre les touches finales au montage des entrevues filmées avec caméras cachées qui sera projeté lors de la fête devant tous les invités au moment du repas, dans un genre de bien-cuit! Mais elle



n'ose s'en confier à sa mère et à son conjoint, ne voulant pas leur signifier qu'elle a compris le but de cette mise en scène et la nature de la surprise. « Pour ne pas leur faire de peine, » se dit-elle en son for intérieur. De toute façon, rendus là, le conjoint et la mère ont tellement le tournis qu'ils auraient peine à suivre. Le fossé se creuse définitivement entre elle et eux. Quand elle s'exprime, elle a l'impression de parler chinois. Lorsque la scène sera projetée, il y aura sûrement des hiéroglyphes en sous-titres...!

Puis, le processus s'étire en longueur. Assise dans la salle d'attente entre sa mère et son conjoint, la jeune femme fixe l'horloge dont les aiguilles tournent, semble-t-il, mais sans jamais avancer. Quatre heures. Il sera bientôt quatre heures. Quatre comme le nombre de nuits depuis quand elle n'a pas dormi. Quatre comme le nombre de jours depuis quand elle n'a pas mangé. Quatre comme le nombre qu'ils étaient dans sa famille à elle quand elle était petite. Quatre comme le nombre qu'ils forment, elle, son conjoint, leur grand garçon de trois ans et leur petite fille de six mois... D'ailleurs où sont-ils? Son conjoint pose sa main sur son avant-bras comme pour la (se) convaincre de ne pas se soucier d'eux... « Le plus vieux est à la garderie, l'autre est avec ma mère »... Quatre heures... C'est bien l'heure à laquelle commence la fête, non? Sur l'écran de télévision allumé dans la salle d'attente, des images en boucle sont retransmises en direct du mariage royal. Nous sommes vendredi, le 29 avril 2011. La jeune femme sourit et pose sa tête contre l'épaule de son conjoint : « C'est beau. J'ai compris, mon beau prince. Allons festoyer maintenant. »

Mais à la place, c'est un petit gobelet en carton qu'un préposé lui présente avec une grosse pilule dedans. En même temps, on lui apprend qu'elle devra passer la nuit ici et possiblement plusieurs autres, sans préciser combien au juste, séparée de tous et forcée au sevrage subit d'avec son bébé. Elle déchantée. Regardant tout autour d'elle, elle a l'impression subite que son conte de fées vire au cauchemar. La valse triste des autres patients de l'urgence, dopés aux médicaments, prend soudain l'allure d'un bal de

zombies terrifiant. Curieux de savoir qui est la nouvelle venue qui fera bientôt partie des leurs, ils marchent vers elle au ralenti, la bouche pâteuse, le regard éteint, les bras tendus comme des automates. Elle ne peut pas croire qu'elle a sa place ici! Elle demande à faire venir son père. Elle veut qu'il valide ce qui est en train de se passer! Après tout, il est déjà passé par là...! Le personnel médical tend l'oreille. On se rue sur papier et crayon pour prendre des notes. Des antécédents génétiques?! Plus de chance à prendre!

« Prends ça! » qu'on lui dit, sans guère de ménagement. Comme assommée d'un coup de massue, la jeune femme ressent sur-le-champ les effets ralentisseurs du médicament antipsychotique que, docile, elle accepte d'ingurgiter. Peu à peu, sa transformation en zombie opère. Ses sens s'engourdissent, sa bouche devient pâteuse, son énergie la quitte, sa respiration ralentit : sensation de Locked-In Syndrome au moment de s'allonger sur le petit lit aux draps sales dans la seule chambre miteuse de l'ur-

gence que sa mère, à force d'indignation, est parvenue à lui dégoter, lui évitant ainsi le corridor. Bien malade, « présentant un danger pour elle-même ou autrui » comme elle le lira en recevant par huissier la requête de garde en établissement le lundi matin suivant, elle a pourtant la présence d'esprit de demander à son conjoint de lui apporter son tire-lait. Quand elle demande à obtenir les conseils d'une consultante en lactation pour éviter la mastite qu'elle sait imminente à cause du sevrage subit de l'allaitement, on la regarde comme si elle avait des trous dans la tête. Obsession de ses seins? Pas de doute, la patiente est très mal en point. Déjà, le diagnostic se dessine...

Mère et conjoint sont priés de quitter, ce qu'ils font à contrecœur. Laisseée seule sur son lit, à fixer le trou dans le mur dans lequel elle espère désespérément que se cache encore une quelconque caméra cachée pour prolonger le délire plutôt que de faire face à la réalité, la jeune femme glisse dans un état de demi-sommeil qui n'a rien de reposant. Un temps, elle prête attention aux cris et lamentations





CLICHÉS en FOLIES



Une animation originale pour vos mariages, soirées et séminaires.

Vos invités posent devant l'objectif de notre photographe et laissent libre cours à leur imagination, vous laissant un souvenir inoubliable!

Retrouvez-nous sur www.clichesenfolies.ca





des autres patients sur l'étage. Cela lui rappelle d'autres cris et lamentations, maintes fois entendus au cours de son enfance, lorsque le drame familial a éclaté... Elle se souvient de sa mère hurlant à tue-tête contre son père et le frappant de toute sa faiblesse pour essayer de le *ramener à la réalité*. Soudain, elle est prise d'une envie irrépressible de déféquer. Elle se rend aux toilettes mais comme la porte ne ferme pas, elle saisit une bassine et l'emporte dans sa chambre, dont la porte présente au moins l'avantage de tenir entrebâillée. Méthodiquement, elle dépose la bassine par terre, s'agenouille par-dessus en prenant bien soin d'ajuster les pans de son long manteau rouge pour ne pas indisposer les regards indiscrets. Et là, la tête penchée, soumise, honteuse, elle fait ses besoins comme une condamnée. En vois hors-champ, on entend alors :



« Oh my God! She's shiting on the floor!! » Triste malentendu. Se relevant avec le peu de dignité qu'il lui reste, elle saisit son pot de chambre, l'emmène dans les toilettes, en vide le contenu dans la cuvette, le rince, le savonne et le repose dans la baignoire où elle l'a trouvé. Se lavant les mains, elle relève les yeux et scrute un instant son reflet dans le miroir. S'il y a des caméras cachées quelque part, ils viennent d'avoir tout un show! Pense-t-elle. Et elle entonne alors, à demi-voix, les paroles célèbres de Jim Morrison : « Hello, I love you, won't you tell me your name. » Pas surprenant, l'état dans lequel elle se trouve lui rappelle le seul et unique bad trip de champignons magiques qu'elle a vécu dans sa vie. La psychose...

Lorsque, des semaines plus tard, sortie de la crise, elle voudra accompagner sa prise de médicaments pour le trouble bipolaire qu'on lui aura diagnostiqué d'une thérapie complémentaire plus « douce », plus personnalisée, lui permettant de comprendre ce qui l'a conduite jusque-là et comment ne pas retomber dedans, on lui dira de faire attention à ne pas brasser trop son passé. À trop fouiller dedans, on risque de s'y perdre. Mieux vaut mettre un couvercle dessus et avaler ses pilules. « La meilleure assurance-santé! », affirmera-t-on. « Et méfiez-vous des charlatans qui vous diraient le contraire! »

- Et qu'en est-il des circonstances particulières du post-partum? cherchera-t-elle à savoir. N'y-a-t-il pas un quelconque lien à faire entre six mois d'allaitement intensif, trois ans de nuits sans cesse entrecoupées (à trois ans, son plus vieux ne fait toujours pas ses nuits), la pose récente d'un stérilet au cuivre sans hormone, le retour fulgurant des menstruations dans la semaine ayant précédé précisément l'hospitalisation, et le fait qu'elle ait momentanément perdu la boule? Ça, malheureusement, ne relève pas du champ d'expertise des psychiatres, l'informera-t-on. De toute façon, « notre temps est écoulé » lui dira-t-on pour conclure avant de passer au prochain numéro. Partie sonder sa gynécologue sur les mêmes questions, on lui répondra: « J'ai détesté mon stage en psychiatrie. Vraiment, je ne saurais vous dire. »

Je n'ai pas de position claire face aux médicaments. Je crois qu'ils sont un outil, mais certainement pas la panacée. C'est l'écriture, à date, et les recherches qui m'aident à mieux comprendre ce qui m'est arrivé, à dégager ce qui m'a fait mal dans la façon dont j'ai été reçue, puis « soignée » au Douglas. Parfois, j'ai l'impression que cette expérience m'a fait plus de mal que de bien. Comme si je vivais un genre de choc post-traumatique suite à mon internement. Une dépression post-P-38! Rien que d'y penser me donne des frissons. En parler, me fait trembler. L'écriture me permet de distiller ces sensations désagréables. Je ne suis certainement pas la seule à me sentir comme ça. Au nom de femmes qui comme moi pourraient vivre des difficultés intenses en période post-partum, j'ai envie de militer pour qu'il existe des ressources spécifiques pour elles. C'est si facile de se sentir comme une mauvaise mère, surtout dans les premiers mois de vie de notre bébé! Est-ce que la solution est de nous couper du jour au lendemain de notre progéniture avec tout ce que cela présuppose de stress pour la mère en détresse mais de stress également pour tous ces enfants laissés dans le noir? Est-ce que la solution est de nous interner à cause de notre « dangerosité »? N'est-ce pas là un amalgame hasardeux? Qu'en est-il du



conjointE – pour les chanceuses comme moi qui en ont unE– qui se retrouve, du jour au lendemain, à devoir assumer l'ensemble de la responsabilité parentale? Qu'en est-il du bébé allaité qui a toujours refusé biberon ou tétine et qui se voit sevré subitement en plus d'être privé des bras et de l'odeur de sa mère? Que répond-on à un petit garçon de 3 ans qui rentre de la garderie et qui demande : « Où est Maman? »...

En toute franchise, je comprends très bien pourquoi les enfants de moins de 12 ans ne sont pas admis à l'Unité des Soins Intensifs de l'Hôpital Douglas. Un théâtre des horreurs. Mais est-ce réellement la place d'une jeune mère dans le contexte? Est-ce la place de tout être humain qui se respecte, d'ailleurs? Ainsi, l'idée m'est venue de militer pour la création d'une unité psychiatrique réservée aux femmes. Mais est-ce que les choses sont si simples? Comment traiter les femmes aux prises avec un problème de santé mentale de manière personnalisée, humaine, spécifique, sans verser dans le concept antédiluvien d'hystérie? Ce n'est pas une mince affaire. Tout se passe actuellement comme si les femmes, en pénétrant en psychiatrie, n'étaient qu'un numéro. Pas de considération pour leurs facteurs gynécologiques, leur condition sociale et familiale, le droit qu'elles ont au respect de leur intimité, leur sécurité. Le plus récent café-rencontre organisé par le comité femmes d'Action Autonomie dans le cadre des activités entourant la Journée Internationale des Femmes a d'ailleurs permis de récolter plusieurs témoignages qui vont dans ce sens. Je vous en reparlerai lors d'un autre article dans un prochain numéro. En fait, ce que je crois que je remets en question, c'est l'idée même d'enfermer les gens en proie à un problème de santé mentale – hommes et femmes confondus - et de les traiter comme des moins-que-rien, en vrac, comme des indésirables, sans réalités spécifiques, sans clés pour décoder leur délire. Mais bon, cela est tout un autre débat dans lequel je suis bien trop novice pour me lancer actuellement. À suivre...

FIN

Marie-Hélène Panisset

Garde en établissement

Nourriture non comprise!

Au mois de mars 2012, une personne a décidé de contester une requête d'ordonnance de garde en établissement à la Cour du Québec. Cette personne était à la Cour depuis 9h30 le matin. À midi, on l'a informée que son audition aurait lieu seulement dans l'après-midi. Elle n'a pas d'argent. Son accompagnateur n'a ni conignes ou d'argent de l'hôpital pour payer un repas. Constatant la situation, j'interpelle l'avocate de la personne qui conteste la garde, qui elle, est allée voir l'avocat représentant l'hôpital. Celui-ci a répondu qu'il n'avait pas la responsabilité de donner des repas ou de les payer aux personnes contestant une requête de garde en établissement. Quelques minutes plus tard, il s'est ravisé et a décidé de payer le dîner. Cet événement nous a permis de constater qu'il y avait deux autres personnes dans la même situation et l'avocat de l'hôpital a dû payer le repas pour les deux autres personnes pour acheter un repas.



N'eut été de mon intervention, trois personnes, sous la responsabilité d'un centre hospitalier, aurait été privées de nourriture. Lorsqu'une personne décide de contester une requête d'un centre hospitalier, ce dernier a la responsabilité de s'assurer que la personne puisse manger aux heures des repas. L'hôpital doit assumer ses responsabilités soit en lui donnant de la nourriture ou en donnant de l'argent à l'accompagnateur ou à l'accompagnatrice.

Ainsi, une personne dans une situation semblable pourrait demander au personnel de l'hôpital, avant le départ à la cour, de l'argent ou de la nourriture afin d'être en forme pour se défendre.

En passant, la personne a dû retourner à la Cour du Québec, le lendemain, car la veille il n'y avait pas eu assez de temps pour entendre sa demande. Son audition a eu lieu sur l'heure du dîner et comme son ventre gargouillait, le juge a demandé qu'on lui donne une collation. Par la suite, elle a demandé à l'avocat de l'hôpital de payer un repas. Il a refusé. Celle-ci est retournée à l'hôpital seulement dans l'après-midi.

Louise Baron,
Conseillère en défense des droits

FIN